



# Le prince de Ligne poète épicurien

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 OCTOBRE 2005

Une réflexion préalable s'impose si on veut aborder ce sujet sans prévention et sans anachronisme, c'est-à-dire en tenant compte de ce qu'était le statut de la poésie au dix-huitième siècle français. Elle est alors très largement un délassement, un amusement de société, parfois un exercice de virtuosité, toujours un jeu de l'esprit et de la langue. Ainsi s'explique l'abondance, au sein des recueils de l'époque, de charades, d'énigmes, de bouts rimés, de portraits, d'acrostiches, à côté de conceptions plus ambitieuses, qui ont en général fort mal vieilli.

Tout a changé avec le triomphe du romantisme. Il a ressuscité, avec Hugo, le concept renaissant du poète *vates*, et assigné à la poésie la mission d'exprimer les formes les plus profondes de la sensibilité et de l'émotion associées à une vision du monde. Puis est venu le déclin, et le discrédit, de la rime et des contraintes techniques, et avec Rimbaud, l'enterrement de la vieille poésie, suivie d'une libération quasi totale dans les directions les plus diverses.

Nous devons donc aujourd'hui faire un réel effort pour apprécier ce que fut cette poésie sans prétention, qui charmait les salons et occupait les loisirs, qu'on recueillait dans des *Jardins des Muses* ou des almanachs en vers, une poésie qui sonnait faux lorsqu'elle affichait de hautes ambitions, qu'on songe à la poésie philosophique de Voltaire, à son épopée *La Henriade*, à la poésie didactique de Louis Racine dans *La Religion*, ou encore à la poésie descriptive de Jacques Delille qui nous conduit jusqu'au-delà de la Révolution.

En somme, la poésie de circonstance a mieux vieilli, et celle du prince de Ligne en témoigne particulièrement, même si cette partie de sa production a été écartée de ses diverses rééditions. Il convient dès lors de recourir aux *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* dont les 34 volumes ont été publiés entre

1795 et 1811 et où les poésies occupent une part importante des tomes XII et XIII publiés en 1796. Ces œuvres mineures nous disent cependant bien des choses sur sa personnalité, sur ses goûts, sur certaines de ses obsessions, sur son évolution intellectuelle, et plus précisément sur sa nature d'épicurien. C'est elle qui donne tout son sens à sa volonté de réhabiliter le plaisir, cette notion fondamentale de la pensée du dix-huitième siècle et de sa conception de la vie, contre laquelle le dix-neuvième s'acharnera obstinément.

La poésie d'amour en est l'expression favorite. Il ne s'agit pas, de toute évidence, de l'idée romantique de l'amour. Bien plutôt de ce que Stendhal appellera l'amour goût, qui n'est qu'une forme de l'amour de tête, ou tout simplement une expression de courtoisie qui n'engage à rien. Elle est un des éléments de cette vaste thématique du plaisir qui pénètre la sensibilité de l'époque et où l'érotisme se combine discrètement à une sorte d'élégance intellectuelle. Le prince de Ligne en fait profession dans une curieuse parodie de chanson. On notera à ce propos que le prince, en éditant ses poèmes, a coutume de ne pas leur donner de titre, mais d'informer le lecteur des circonstances qui ont suscité la création du poème. Il s'agit ici de son petit lever :

Tout en me levant je chante / Mon régime du matin, / Pour avoir l'âme contente, /  
Et prévenir le chagrin, / Puis je crie à gorge pleine : / C'est blesser toutes les lois /  
Que d'être inhumaine, / Et toujours sourde à ma voix.

Point de bonheur sur la terre / Pourrait égaler le mien, / Je ne voudrais plus la  
guerre, / Ici je serais trop bien. / De l'amour une couronne / Vaut mieux que celle  
d'un Roi. / En honneurs rien ne m'étonne : / Mais le plaisir est pour moi.

C'est un bonheur quand on aime, / Même sans s'attendre à rien. / Je me console  
moi-même, / Je me fais à moi du bien. / On trouve même à se plaindre / Une sorte  
de plaisir. / On ne craint pas de l'éteindre / Et l'on jouit sans jouir. (XII, 78-79)

Comme quoi l'amour insatisfait peut être lui aussi une forme de jouissance qui réconcilierait le libertinage et les bonnes mœurs.

Dans un autre poème, il raconte comment il a résisté un jour à l'appel de Psyché :

Psyché parut. Je la laissai passer. / L'Amour en enrageait à se désespérer. / Comment pouvoir être insensible / A celle qui me rend sensible ? /.../ Sans lui dire pourquoi, je vais prier ma mère / De quitter un instant son île de Cythère. / Ah ! tu me le paieras. Vite une passion. / [...] Je crus d'abord que ce n'était qu'un jeu ; / Mais tout d'un coup je me sentis la flamme / Qui depuis ce moment a consumé mon âme. / [...] Je m'écriai : fais-le durer sans cesse, / Amour ! Je connais ta tendresse, / Amour ! je connais ton pouvoir. / Lâche-moi, pour le coup je ferai mon devoir, / Et périsse plutôt tout être qui respire / Que de vouloir d'Amour se soustraire à l'empire. (XII, 98-99)

L'amour se décline aussi sur d'autres modes, entre autres dans l'apostrophe, par exemple à une insensible dans un impromptu sur l'air des trois Fermiers : « Comment n'être pas attendrie / De l'état où vous me voyez ? / J'irai traîner ma triste vie, / Aux climats les plus éloignés. / En quittant ma triste patrie, / Et mon amour et ma douleur, / Je saurai peut-être, en Russie / Parvenir à glacer mon cœur » (XII, 115)

Il peut s'agir également d'une innocente, « qui était dans le cas d'accorder ce qu'on lui demandait » :

Une innocence à dix-neuf ans ! / Vous vous moquez, je crois, des gens. / Pressez-vous de vous en défaire, / Chère Silvie, en ma faveur, / Mais elle ne peut satisfaire, / Qu'à moins qu'on y joigne son cœur. / Une innocence sans le cœur, / N'est point pour moi parfait bonheur, / Mais le cœur sans cette innocence, / Est un peu fade, selon moi. / L'un et l'autre, à ce que je pense, / Me rendraient plus heureux qu'un roi. (XII, 116)

L'appel peut même être plus direct, quitte à demander grâce à des « rigoristes aimables » et des « censeurs jolis et sévères », sur l'air du vaudeville d'Epicure d'ailleurs « encore désapprouvé » :

Viens ; cette nuit, ma chère Hortense, / Sera le plus beau de mes jours. / La volupté,  
dans le silence, / Veut être ta dame d'atours ; / Nous appellerons la décence, / Mais  
pour lui jouer mille tours : / Et la pudeur, par complaisance, / Déshabillera les  
amours. (XIII, 181)

On observera, dans ce registre, une singulière attirance vers la religieuse et  
l'attirance de la profanation. Il précise d'ailleurs dans l'en-tête d'un poème traitant  
du sujet : « J'ai toujours eu dans la tête une religieuse : je la cherche toujours, je ne  
la trouve jamais, mais je l'aime à la folie. » En voici l'aveu explicite :

Charmante sœur que je ne connais pas, / De mon amour ces vers seront le gage, /  
Déjà de vos divins appas, / Je me fais la plus vive image, / C'est vous dont l'enfant  
de Cypris / Tous les matins vient ajuster la guimpe. / De vos beautés lui-même  
épris, / Pour le couvent, quitte, dit-on, l'Olympe. / Belle taille, grâces, fraîcheur, /  
Et le coloris d'une rose, / Un doux souris, peut-être un tendre cœur, / Peut-être  
aussi ....mais dire plus je n'ose. / Tout enfin me charmant en vous, / Au cloître  
fixant ma tendresse, / Je veux jurer à vos genoux, / D'aimer ma recluse sans cesse. /  
Ah ! laissez-moi, de grâce, entrer / Dans votre petite cellule, / Il est aisé d'y pénétrer  
/ Lorsque du tendre amour on brûle. / Laissez-moi de Dame Prieur (sic) / Tromper  
la vieille vigilance. / Du *Pater*, du *Noster*, ma sœur, / Nous endormirons la prudence.  
/ Sur vos autels ne brûlez plus d'encens ; / Quittez-les pour ceux de Cythère : /  
Grande Déesse, écoutez mes accents. / Pour ce culte que je révère, / Laissez cela,  
charmante soeur ; / Vous allez régner sur mon âme, / Vous allez posséder mon  
cœur. / Je renonce à toute autre flamme. / Las d'aimer à la Ville, au Théâtre, à la  
Cour, / Las des rigueurs, des injustices, / De la fidélité, des soupçons, des caprices, /  
D'avoir eu souvent trop, ou bien trop peu d'amour, / Et tant de petits torts qu'à  
peine on se pardonne, / Je veux passer mes plus beaux jours / Avec mon agréable  
Nonne, / Et charger un essaim d'Amours, / D'orner nos fronts d'une double  
couronne. (XII, 133-134)

Là où on pourrait ne voir qu'un jeu d'esprit provocant, mais sans  
conséquence, on décèle au contraire la fascination d'un tabou, que confirme une

anecdote rapportée par la baronne d'Oberkirch dans ses passionnants *Mémoires*<sup>1</sup>. Elle y raconte comment le prince n'a pas craint de se déguiser en chanoinesse pour assister à la prise de voile d'une jeune parente<sup>2</sup>. Un autre mémorialiste, le vitrier parisien Ménétré, mettra moins de formes, de discrétion et de tact dans son *Journal de ma vie*, pour se vanter de ses succès auprès de certaines moniales, voire même de leur supérieure<sup>3</sup>. Ligne n'a jamais songé vraiment passer à l'acte, et il s'en explique dans l'en-tête d'un autre poème : « À une novice, qui ne voulait jamais prendre une petite déclaration. C'est un jeu d'esprit, car je respectais ses principes, auxquels en prose, j'encourage toujours. »

Le prince, on l'a dit, répugne à mettre un titre à ses poésies. Il les introduit à sa manière ironique et désinvolte. S'il adopte un titre, c'est pour le récuser aussitôt, comme dans cette *Ariette allemande* intitulée *Ma conversion*, où il corrige à la ligne suivante : « Je crois que c'est un mensonge, ou je me suis peut-être encore gâté. Chassez le naturel, il revient au galop » (XII, 330-331).

Le charmeur connaît parfois des déboires. Il s'en plaint dans un poème laissé volontairement inachevé, comme il en fait la confidence dans son introduction : « Je l'avais bien dit. Cela n'a pas été long. Qui est-ce qui ose faire une confession générale ? C'est comme ceci, qui est encore un ouvrage à lacunes... Ce n'est qu'un fragment de l'histoire de mon cœur . Je n'aime pourtant pas les fragments. Je les trouve impatientants ». Ce qui ne manque pas de piquant de la part de l'auteur des *Fragments de l'histoire de ma vie*. Suit la confession :

J'aimai sans être aimé. Traité comme un enfant, / Si l'on m'aima, ce fut sans conséquence. / Ailleurs je fus heureux : ce ne fut qu'un moment. / L'on se rendit après six jours de résistance. / Je partis pour la guerre, et mes quartiers d'hiver / Etaient pour moi les champs de la victoire. / D'amant audacieux j'avais assez pris

---

<sup>1</sup> *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, Suzanne Burkard éd., Paris, Mercure de France, 1989, p. 324-326.

<sup>2</sup> Le prince a conclu son anecdote en ces termes : « Les gens les plus raisonnables ont, à leur insu, et malgré eux, un coin de roman dans leur vie... ce roman inévitable, c'est, pour moi, cette jeune religieuse qui languit au pied de l'autel comme un fleuve des tropiques loin des rayons du soleil... je ne la reverrai jamais, et ce n'est qu'un fantôme dans ma vie. Je vivrais cent ans que ce fantôme y tiendrait toujours sa place. »

<sup>3</sup> Ed. Montalba, 1982, texte établi et commenté par Daniel Roche. Ces souvenirs ont été rédigés entre 1764 et 1802. Sur ce sujet délicat, voir les pages 73, 146 (où il se dit « le rival du petit Jésus ») et 147.

l'air : / Aux combats, en amour, l'art influe à la gloire. / Je m'avisai d'aimer de la meilleure foi / D'un traître italien l'épouse intéressante : / Un jour, il m'en souvient...toute livrée à moi, / Ce monstre nous trouva : Dieux ! qu'elle était touchante ! / Cause de ses malheurs, sur cet affreux tableau, / Puissé-je pour jamais, le repentir dans l'âme, / Passer l'éponge et tirer le rideau. / Je vis ouverts pour moi les bras d'une autre femme. / Dieux ! que je fus heureux ! Aux fêtes de la cour / De tous nos jeunes gens j'insultais à l'envie, / J'y paraissais couronné par l'amour, / Et je l'étais aussi par la folie. / La campagne s'ouvrit Fidèle à mon devoir, / Je cherchai les dangers pour plaire à ma maîtresse. / Les lauriers à la main, je comptais la revoir ; / J'attendais cent baisers pour prix de ma tendresse ; / En mon absence, un autre avait touché son cœur. / Je reposai le mien ; par vingt goûts de passage. / La paix rendit le calme à l'Europe, à mes sens ; / De mes transports je me rendis le maître. / Je voulus devenir l'exemple des amants. / Dans une passion cherchant un nouvel être, / Voyons, dis-je... » (XII,p. 309-310)

Le récit s'arrête pile sur ces points de suspension.

Il arrive au prince d'écrire des poésies plus longues lorsque le sujet lui tient à cœur. Il en a composé un pour s'en prendre aux admirateurs fanatiques du siècle de Louis XIV, auxquels il oppose les mérites de la littérature de son temps. L'entête dit bien l'agacement qu'il ressent devant ces critiques bilieux et ces détracteurs obstinés : « On critique avant de lire ; on examine en lisant, de peur d'avoir trop de plaisir. On décompose, on s'arrête ; on dédaigne, on dénigre ; on croit avoir bien de l'esprit en se rendant bien difficile ; surtout au spectacle : au bonnet près, en docteur on s'assied. On juge au lieu de rire, on se retient au lieu de pleurer, on compare au lieu d'applaudir ; on dit du bien des morts, pour dire du mal des vivants ; on dispute, on discute, on raisonne toujours et l'on ne cause jamais. Oh ! c'est à ces gens-là que je veux en dire deux mots. » La mercuriale est en effet sévère. Qu'on en juge par ces extraits :

Détracteurs du siècle présent, / Venez avec votre amertume, / Nous convaincre que ce moment / Qui sans raison la bile vous allume, / Ne vaut pas le bon temps passé [...] Maintenant, j'en conviens, on est beaucoup trop sage / Pour souffrir qu'un Boileau,, furibond bien titré / De tous nos amis dise rage. / Qu'un Pascal, fanatique

outré, / Aille, dans ses Provinciales, / En style, quoique beau, d'un vieux pédant  
mitré, / Nous ennuyer de ses mercuriales./ [...] Vanteurs du siècle précédent, /  
Peut-être croyez-vous nous voler Fontenelle ? / Mais il nous quitte seulement<sup>4</sup>. / De  
Montesquieu la gloire est immortelle. / Crébillon, Marivaux, Destouches sont à  
nous. / Eh ! quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?/ Diderot, d'Alembert !  
rendez tous vos oracles, / Et que près de Buffon on se mette à genoux. / Si vous  
comptez un Rousseau<sup>5</sup> parmi vous / Le nôtre, quoiqu'un peu trop suisse, / Ecrivait  
mieux français que lui. / Grand prosateur et sans aucun caprice, / Helvétius se  
distingue aujourd'hui. [...] Charmant conteur, aimable romancier, / Marmontel, à  
mon sens, n'a point de devancier. / O ! livre fastueux, titre tant imposant, / Ce n'est  
pas vous, vaine Encyclopédie, / Qui de ce que je dis est le plus sûr garant: / Mais  
l'esprit de philosophie / S'emparant de tous les écrits, / Prêchant à tous la  
bienfaisance, / l'humanité, la tolérance. / D'être si philosophe on est même surpris. /  
On l'est d'abord sans le savoir<sup>6</sup>, / On le reste par habitude / [...] Sans nous tuer à  
trouver tout mauvais, / Entendons mieux nos intérêts. / Et sans passer notre vie à  
médire, / A l'aide de Duni, Philidor, Monsigny, / Gluck, Piccini, Gossec et ce  
fameux Grétry, / Allons partout où nous aurons à rire. (XII, p. 244-250)

Ligne adore parodier, même en matière de poésie amoureuse. En voici un  
échantillon assez réussi, sur l'air de : « Et allons vite, plantons le Mai. » Après quoi  
il confirme : « Réellement je me suis trouvé aimer comme cela. »

En voici quelques strophes :

De la charmante Sylvie / Savez-vous tous les défauts ?/ En tout fort mal à propos /  
Elle me contrarie. / Eh allons vite, laissons-la là, / Eh vite allons chez une autre/ Eh  
allons vite, laissons-la là / Plantons-la là pour une autre // Inconséquente et  
distraite, / Encore elle a de l'esprit, / Ne sachant ce qu'elle dit, / Sa bouche est si  
bien faite. / Mais allons vite etc. // [...] Elle dort lorsque je veille, / Et veille lorsque  
je dors. / Mais belle âme et joli corps / En font une merveille. / N'importe, vite etc.  
// Elle me dit sans m'entendre/ Presque toujours que j'ai tort. / Je m'en fâcherais

---

<sup>4</sup> Fontenelle mourut quasi centenaire en 1757. Le poème est donc une œuvre de la jeunesse du prince

<sup>5</sup> Jean-Baptiste Rousseau (1657-1747), considéré à l'époque comme un grand poète lyrique.

<sup>6</sup> Allusion à la comédie de Sedaine *Le philosophe sans le savoir* (1765).

très fort, / Mais sa voix est si tendre. / N'importe, vite etc. // Elle me dit de me taire / D'un ton fort impérieux. / Tout aussi capricieux, / J'adore assez sa colère. / Mais allons vite etc. // [...] Pour elle j'écris sans cesse. / Elle ne me lit jamais. / J'aime mieux, pour être en paix, / Accuser sa paresse / Et allons vite etc. // Pour elle toute ma vie / Se passe depuis trois ans. / Elle dit de temps en temps / C'est une fantaisie. : Et allons vite etc. // Je reprends : c'est frénésie. / Elle reprend : Roi des fous, / Vous ne m'aimez que pour vous. / Je vois bien votre envie. / Et allons vite etc. // Enfin je suis si las d'elle / Que je veux m'en dégager. / Ce qui me fait enrager, / C'est qu'on n'est pas plus belle / Mais allons vite etc. (XIII, p. 13-15)

La désinvolture du prince le conduit à bouleverser toutes les règles en insérant des calembours dans ses vers. C'est ainsi qu'il s'adresse à un officier suisse de cavalerie dont il admire les leçons quotidiennes de goût, de délicatesse et de ...fourrage : « Adieu, mon cher Helvétien, / Un peu damné comme hérétique ; / En esprit, en honneur, excellent catholique, / Enfant du diable et de Calvin, / Par Monsieur Przychowskyble prêché toujours en vain ». Ce qu'il commente aussitôt en ces termes : « Quand je dis en vain, c'est en vin de Tokay que je veux dire, car je compte en boire avec vous chez ce savant prélat. Ah ! le détestable calembour ! Pardon : dans un village de Bohême, on se chatouille pour se faire rire. Adieu, cher baron, plus louable encore que les plus louables de vos louables cantons. » Ligne est superbe dans ces jeux de l'esprit et du langage voués aux délices de la sociabilité, cette valeur privilégiée de l'âge des Lumières.

Le souvenir d'une demoiselle Levi, probablement berlinoise, le conduit à pasticher l'accent germanique : « Barlons plutôt tu pon cros prince / ...Nous chantions le pien praffe Hallé / Et le cros héros formidable Qui nous tonnait le pon tîné » XIII,52). Le bon dîner offert par le gros héros formidable nous amène à parler d'une autre forme de l'épicurisme du prince : il s'agit des plaisirs de la table. Par amour du paradoxe, le prince l'a intitulé, dérogeant ainsi à ses habitudes, *Malade d'avoir trop mangé*<sup>7</sup>...

---

<sup>7</sup> Cette poésie n'a pas été reprise dans les *MMLS*. On la trouvera dans une brochure de *Poésies dites et inédites du prince de Ligne publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène*.

À mes péchés capitaux.

Grâce, charmants, chers péchés capitaux ! / Laissez-moi quelque temps encore sur la terre. / Ce n'est point à l'orgueil, avarice et colère / Que, craignant d'en sentir les maux, / J'adresse ici cette prière, / Mais dans Eden le bon péché gourmand, / À la mode déjà du temps du père Adam, / Fut depuis lors beaucoup plus en pratique. / Je dirai, sans vouloir en faire la critique, / Que jamais pour la pomme on ne m'eût vu me damner. / Mais lorsque l'on rencontre une excellente chère, / À devenir frugal peut-on se condamner ? / Chez le ministre d'Angleterre, / Ou des Russes l'ambassadeur, / Ou des chanceliers le meilleur, / Vivre comme un Anachorette (sic), / Et faire replier sa serviette, / Braver Lens, Daniel Kervan, / Refuser un bon vol-au-vent ; / Filets de poularde en suprême, / Des boudins à la Richelieu, / Civets, hachis, Bechamelle que j'aime, / Truffes, beignets, pâtés sortant du feu, / Emincés, fricandeaux, qu'un bon coulis arrose / De jus, cardé<sup>8</sup> à la moelle, croustis au champignon, / Excellente purée aux fèves, à l'oignon, / Ramequin, canapés avec d'ail une dose, / Farce, fondue, aspic, salmis, gratin, canard / Aux éguilletes succulentes, / En papillottes avec art / Des côtelettes excellentes. / Charlotte, abbesse<sup>9</sup> et charmants entremets, / Dignes des plus friands palais ? / Non, c'est trop pour la force humaine / Et l'instant malgré moi vers tous ces plats m'entraîne...

Si forte est la position hédoniste du prince de Ligne qu'elle va imprégner le poème, lui aussi absent des *Mélanges*, qu'il a consacré à la vision de sa mort :

Je n'ai fait mal à personne, / Je n'eus qu'une passion ; / Souvent ma raison raisonne / Trop pour ma conversion ; / Priez Dieu qu'il me pardonne, / Me faisant rémission, / Et puis vite qu'on me donne / D'abord l'absolution / ...J'ordonne que mon service / Se fasse légèrement, / Qu'on ne chante point l'office / Sur le ton d'enterrement : / Mais en joli vaudeville / Que je descende là-bas, / Qu'en ariette, à la ville, / On annonce mon trépas. / Je veux que dessus ma tombe / On fasse un petit Amour / Jouant avec une bombe ; / Ce billet écrit autour : / Ce modèle de tendresse / Fut bon ami, bon amant, / Il parla de sa maîtresse / Jusqu'à son dernier moment.

---

<sup>8</sup> Désigne en botanique la côte qui est au milieu de certaines plantes comme la poirée et l'artichaut, et qui est bonne à manger.

<sup>9</sup> La graphie est trompeuse. Il faut lire *abaïsse*, c'est-à-dire morceau de pâte qui a été abaissé, pièce de pâte mince qui peut être employée de diverses manières.

Ce singulier *mea culpa* confirmait, sur le mode désinvolte qu'il affectionne, ce que, dans un long poème, il appelait *ma profession de foi*. ( XIII, 225-231). Dans l'en-tête qui en donne le commentaire, il écrit : « Voici ma profession de foi. Il y a peut-être peu de poésie, mais beaucoup de raison ; d'ailleurs, c'est une épître de moi, à moi , sur moi, pour moi, par moi. Si l'on n'y trouve pas assez de sensibilité, qu'on me plaigne, ou qu'on m'envie. Ce ne sont pas ceux qui en parlent le plus qui en ont davantage. Peut-être que j'en connais mieux qu'un autre les bonheurs et les charmants malheurs. Mais j'aime mieux avoir une *âme aimante* que le dire toujours, comme quelqu'un de ma connaissance. » Voici quelques passages de ce texte fondamental pour la compréhension de l'homme et de sa conception de l'existence :

Vers le milieu de mes années, / Plein de santé, de joie et de bonheur, / Je savoure à longs traits mes belles destinées. / Les Dieux, tous bienfaisants, me donnèrent un cœur / Dont je tire parti sans cesse / ...Content au lit, enchanté d'être à table, / Aimant tout ou bien n'aimant rien, / Considérant la vie un (sic) horloge de sable, / Où tout passe vite, mais bien, / J'assure ma philosophie, / Peut-être de tempérament , / Par peu de cas de l'autre vie, / Et beaucoup de chaque moment, / Chaque jour je la fortifie / Par quelque aimable libertin, / Horace, Ovide par exemple, / Ou quelque aimable auteur français, grec ou latin, / Qui par la volupté mène droit à son temple. / La Fontaine fait mon bonheur : / Montesquieu ma raison. Racine dans mon cœur, / Voltaire dans ma tête, et Rousseau dans ma poche / Jamais sur la perte du temps, / Même en voyage, où sont les ennuyeux moments, / Je ne pourrai me faire de reproche/ ...Par paresse très complaisant, / Car je ne contredis personne, / À tout genre je m'abandonne./ Je me fais des hochets d'enfant . / Je joue avec l'Amour, la Cour, un régiment, / Ambitieux sans connaître l'envie, / J'aime tout jusqu'aux honneurs /...A chaque pas me faisant des plaisirs. / Confiant et sensible, aimant lorsque l'on m'aime, / Capable de pousser alors tout à l'extrême, / Ne me permettant de désirs / Et de devoirs, que ce qui gêne / Un peu la liberté ; n'ayant jamais de peine : / Ni trop indépendant, ni tout à fait sujet, / A peu mettant du prix, n'ayant jamais d'objet, / Laissant tout au hasard, qui toujours bien nous mène, / Voilà, je crois, assez bien mon portrait. / Consultant peu l'esprit, mais l'instinct qui

m'entraîne, / Je vivrai fort content, sans crainte et sans remords / Au milieu des  
plaisirs ; en attendant la gloire / Qui peut me procurer la plus douce des morts, /  
Mes soldats, mes amis béniront ma mémoire. / Qui veut voir l'homme heureux doit  
lire mon histoire.

L'a-t-il toujours été ? Ce n'est pas sûr, mais c'est ainsi qu'il voulait entrer dans  
l'histoire et c'est ainsi que l'a vu Goethe lorsqu'il lui a consacré, en 1815, son  
*Requiem pour l'homme le plus joyeux du siècle* qui se termine sur ce vœu qui aurait  
certes ravi le prince de Ligne : « Laisse-toi bercer par de charmants tableaux de  
fleurs, forêts et palais », ce qui traduit mal la beauté de la finale allemande : « Lasz  
dich holde Bilder schaukeln, Blumen, Wälder und Palast. » Il n'est pas de plus  
belle épitaphe pour ce grand Européen du siècle des Lumières.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à indiquer :**

Roland Mortier, *Le prince de Ligne poète épicurien* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue  
et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/mortier081005.pdf>>